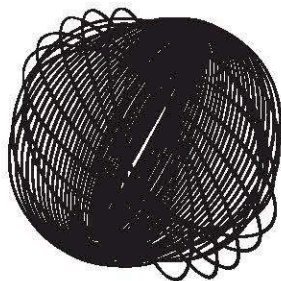


DU MONDE ENTIER

VLADIMIR MAKANINE

# ASSAN

ROMAN  
TRADUIT DU RUSSE  
PAR CHRISTINE ZEYTOUNIAN-BELOÛS



*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LA FRAYEUR

LA BRÈCHE

LE PRISONNIER DU CAUCASE ET AUTRES NOUVELLES

UNDERGROUND OU UN HÉROS DE NOTRE TEMPS

LA ROUTE EST LONGUE

*Aux Éditions Alinéa*

LES VIEUX LIVRES

LES VOIX

LA PERTE

*Aux Éditions Actes Sud*

LE PRECURSEUR

*Aux Éditions Flammarion*

LE CITOYEN EN FUITE

*Aux Éditions Belfond*

LE RETARDATAIRE

DEUX SOLITUDES

*Du monde entier*



VLADIMIR MAKANINE

# ASSAN

roman

*Traduit du russe  
par Christine Zeytounian-Beloüs*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*

А С А Н

© *Vladimir Makanine, 2008.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

# 1

Sur les rails désertés... En ce lieu désormais vacant, ils sont seuls, en foule, les jeunes soldats. Personne d'autre... Ils se voient soudain eux-mêmes, tels qu'ils sont. Voyez comme nous sommes ! Nombreux !... Quant au train (deux wagons seulement) qui les a transportés, ce modeste petit convoi est aussitôt reparti à grand bruit on ne sait où. C'est la guerre !

Pour sûr, ils en avaient marre du train, à force de rouler tout le temps. Les wagons étouffants, pourris, pareils à un mauvais rêve qui n'en finit pas. Là, en revanche, l'air est enivrant... on respire bien par ici !... Les voilà qui fraternisent sous le ciel du Caucase. Hourra ! Hourra ! Ils se tiennent par les épaules. La première section et la deuxième... L'important, c'est qu'ils ont toujours leurs armes (malgré l'alcool. Ou grâce à lui !). Soldats, haut les cœurs !... Leurs faces sont couleur de brique. Leurs joues assez rouges pour allumer une cigarette, haha.

Pourquoi deux sections, incomplètes qui plus est?... Et pourquoi un seul officier pour encadrer tous ces soldats ? Un officier qu'on a dû évacuer du train avant même d'arriver à Rostov, victime d'un étranglement herniaire... Quoi ?

Comment?... Il ne reste donc plus d'officiers sans hernie dans l'armée russe?... Sans hernie ni appendicite ?

Pas d'officier non plus pour les accueillir sur le quai poussiéreux. Mais à bien y penser, il ne ferait que nous gêner ! Qu'il aille se faire foutre !... Pas d'officier... En revanche, il y a là une espèce de pedzouille aux yeux injectés de sang. Avec un brassard rouge. Comme il se doit, il presse les nouvelles troupes : allez, bougez-vous !... Dégagez le quai... Il veut se débarrasser au plus vite de ces gamins éméchés avec leurs fusils d'assaut. De cette horde de bleus-bites en goguette qui ne se sont encore jamais fait tirer dessus. Et plus généralement de toute cette guerre à la con.

Le Brassard Rouge n'a pas d'autre souci en tête. Grouillez-vous, bordel de merde !... Dégagez la voie !... Oui c'est par là, devant la gare bombardée, sur la place elle aussi quelque peu bombardée... C'est là qu'attendent les transports blindés : oui, c'est pour vous, les gars ! Pour vous !... En avant marche !

Ils sont où, les blindés ?

Là-bas... Tout le monde là-bas, c'est votre convoi !

Un énorme soldat, de ceux qui résistent à l'ivresse, rugit :

— Quel convoi ? Où ça ? Il n'y a pas de convoi !

— C'est vous qui formez le convoi. Tous ensemble... Le convoi, c'est vous, explique le Brassard Rouge. Ce sont vos blindés... Et les deux camions vides du commandant Jiline. Et trois camions avec des fûts d'essence... L'essence aussi appartient au commandant Jiline.

Ce nom inconnu agace les soldats. Tout nom prononcé avec respect a le don d'irriter les nouveaux arrivants... Ils vocifèrent :

— Putain !... Les mecs ! Ils font chier... Il faut qu'on escorte quelqu'un.

— Vous ne l'escortez pas, vous voyagez dans le même convoi. Sans vous dilo... disco... disloquer.



Le Brassard Rouge s'embrouille dans les verbes, dans l'un des verbes principaux de la guerre.

Les soldats, sans se mettre en rangs, évacuent les rails en ordre dispersé. Enfin... La place est creusée de trous... Les soldats montent dans les blindés avec l'enthousiasme de l'ivresse, quatre transports blindés qui, l'un après l'autre, s'alignent sur la route avec les camions.

Ils doivent prendre la direction de Bamout. Rejoindre l'unité numéro xx. Allez-allez ! Le convoi se forme tant bien que mal... Allez-allez ! Et voici les camions d'essence ! N'ayez pas peur, on ne va pas cramer !

Apparaît un doux vieillard tchéchène. Un insigne de porteur sur la poitrine. La tête chenue. Un tic nerveux lui déforme le visage.

Il essaye d'agripper le Brassard Rouge par la manche pour l'obliger à se retourner.

— Sachik ne sera pas content.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Pourquoi envoyer ces soldats avec son convoi ? Sachik va se mettre en colère.

— Je m'en contrefiche... Tu es aveugle ou quoi ? Tu vois cette meute ?

Tous deux la voient très bien... À peine montés dans les blindés, les soldats sautent à terre. Cherchent une meilleure place... Ils rigolent et se congratulent. Ils ont beau être ivres comme des cochons, beaucoup de visages rayonnent. Tant de jeunes regards brillants d'excitation !

Le Brassard Rouge manque d'autorité. Et voilà un trouffion particulièrement déjanté. Cette andouille mériterait un bon coup sur la caboche !... Il s'élance vers des cheminots qui passent par là, tchéchènes et russes... couverts de cambouis... mal réveillés... Il court de l'un à l'autre en criant : « Pa-paaa !... Papaaa !... » Le soldat cherche son père, il n'a pas eu le temps de lui dire au revoir... Cet abruti s'imagine

être encore dans son bled au bord de la Volga, il croit que sa maison et sa famille sont là, tout près. Il ne comprend pas qu'il est en Tchétchénie. « Vous n'avez pas vu mon vieux ? Pa-paaa !... »

Le géant réfractaire à l'ivresse s'est autodésigné pour donner un coup de main. Il s'appelle Jora, une incroyable force de la nature. Jora s'empare du fiston perdu, l'écrase à moitié et lui répète tendrement, en le poussant du poing vers un blindé :

— On le retrouvera, ton papa... Plus tard, pas de panique, soldat, arrête de chialer !

Le Brassard Rouge a conscience de la situation, ce qui explique sa hâte. L'ivresse tapie dans l'estomac des jeunes recrues est en passe de se déchaîner à pleins tubes. C'est couru d'avance... Une ivresse carabinée va déferler dans ces cervelles juvéniles. Sacré bordel de merde... L'alcool est particulièrement efficace à cet âge. Pas moyen d'y couper. Bientôt, ils seront totalement incontrôlables... Bande de petits saligauds.

Jora en revanche... Jora tient bon la rampe ! Un drôle de malabar.

Il y a aussi un sergent qui arrive à la rescousse... Le sergent à double nom, Borzoï-Babkine, vient juste de se réveiller. Il ne se souvient de rien. Même pas de son nom... Ni de sa section.

— Hé, les gars ! hurle le sergent.

Malgré tout, deux têtes valent mieux qu'une. Le sergent Borzoï-Babkine et Jora commencent à prendre la mesure de la situation... Calmer une meute de hardis soulards, ce n'est pas de la tarte : dans cet état, les soldats, qui continuent à fraterniser, n'arriveront jamais à leur garnison.

Le Brassard Rouge les rassure d'un ton sarcastique :

— Ils arriveront à destination... Mais pas tous... Ici, il y a toujours plus de monde au départ qu'à l'arrivée.

— Comment ça ?

— Ici, c'est normal... On est en Tchétchénie... Ce nom vous dit quelle chose ?

Le Brassard Rouge a de la suite dans les idées. Dégagez la place !... Montez dans les blindés... Et en route ! Personne ne doit rester à la gare. Même pas ceux qui sont ivres morts... Cette horde ?... Les laisser cuver leur vodka ?... Où ça ?... Comment ?...

Le Brassard Rouge fait mine de sortir son arme. Vous êtes siphonnés ou quoi ? Leur permettre de dormir un peu ? Et quoi encore ?... Vous croyez qu'ils sont venus ici pour dormir ?... Regardez les jolis blindés. On les a fait venir spécialement à leur intention... Faites-les monter et qu'on n'en parle plus. Leur place est dans les blindés. Ils y font belle figure... Quel spectacle édifiant !... Il ne manque plus qu'une marche militaire.

Mais Jora et le sergent ont pris le Brassard Rouge dans un étau. L'un à droite, l'autre à gauche. C'est toi le responsable, fais en sorte qu'ils arrivent à bon port.

— On m'a juste chargé de les accueillir à la gare.

— C'est toi le responsable.

Le Brassard Rouge, après réflexion, semble trouver un compromis. Les trois camions d'essence sont intouchables. Le commandant Jiline a donné des ordres ! C'est quelqu'un de très important... Pas de retard qui tienne ! Mais comme le convoi passe justement devant votre unité...

— Et alors ?

— Et comme il y a aussi deux camions vides...

— Et alors ?

— Vous voyagez dans le même convoi. Pigé ?

Le Brassard Rouge leur souffle habilement l'usage qu'ils peuvent faire des deux camions vides. Si les soldats sont trop pafs... ces deux camions... il y a une couche de sciure à

l'arrière. On met toujours de la sciure... Pour la sécurité du futur chargement.

Jora et le sergent échangent un regard. La suggestion atteint enfin son but. De la sciure. *Pas pour la sécurité du chargement, pour la sécurité des soldats...*

Le Brassard Rouge pousse déjà les derniers retardataires vers les blindés :

— Vous ne devez pas rester ici !... Dégagez la place... Les Tchétchènes de Groznyï n'aiment pas les rassemblements de soldats ! Vous étiez censés arriver de nuit... Dans le noir !... Pour passer inaperçus !

Le convoi quitte Groznyï sans trop d'encombre, mais la situation ne tarde pas à se dégrader. Dans les chars, les soldats sont pris de malaise et souffrent de nausées, ils grimpent sur le blindage, à l'air libre, pour dégringoler bientôt sous l'effet de l'accélération une fois arrivés sur la grand-route, ils tombent comme des sacs... ou des prunes trop mûres.

Les camions roulent derrière. Faites gaffe, putain !... L'un des soldats se fracture le bras... Un autre se fait presque écrabouiller entre les roues. Ceux qui sont restés à l'intérieur vomissent et manquent d'air... La gloire militaire ne s'acquiert pas du premier coup.

Le convoi freine et, instinctivement, sans attendre les ordres, les soldats migrent vers les deux camions vides. Y grimpent tant bien que mal... Certains ont besoin d'aide. Ceux qui sont ivres morts, Jora et le sergent Borzoï les balancent à l'intérieur : un, deux et hop ! Tout le monde à l'arrière, sans faire l'appel.

Sur une moelleuse couche de sciure, les soldats sont bien mieux... Au pied des montagnes flotte un air si doux ! De l'oxygène pur jus !... C'est le Caucase ! Qui se déploie devant eux et baigne leurs cervelles. Caresse leurs âmes juvéniles... Le Caucase les appelle... Les bleus sont aux anges ! Ils se

lèvent à tout bout de champ et se tiennent debout dans les camions qui roulent en tressautant. Ils agitent leurs kalachnikovs (si Jora ou le sergent ne les ont pas encore désarmés). Ils tombent, mais ils se relèvent...

Et voilà qu'ils tirent déjà, ils tirent! Où sont donc ces satanés Tchétchènes? Où elle est, la guerre? Ohé, les commandants?... Certains brûlent de se battre ici et maintenant... On en a marre d'attendre! Pourquoi ne pas partir à l'assaut tant que la chaleur ne nous a pas rendus complètement patraques?

Aux armes! On est pressés de se battre!... Ces maudits camions chargés d'essence ne font que nous ralentir. Ils ouvrent le cortège. Trop lents, qu'ils aillent se faire foutre! Bande de merdeux! Laissez-nous le passage!... On serait déjà en train de faire la guerre sans ces camions.

Jora et le sergent Borzoï continuent de confisquer les armes des soldats les plus rétamés pour les ranger sous une bâche.

Ces deux-là se sont séparés par la force des choses. Jora veille au grain dans le premier camion. Sa tâche principale consiste à asseoir (ou de préférence à coucher) les soûlards trop turbulents. La vodka qu'ils ont absorbée ne leur suffit pas! Ils ne veulent pas dormir... Jora les force à s'allonger et à ramper dans la sciure, les uns sur les autres.

Le sergent Borzoï-Babkine a regroupé les plus calmes et les plus somnolents dans le deuxième camion. Tous couchés... Dormir dans la sciure, que peut-on rêver de mieux?... À peine sa cigarette finie, le sergent s'endort à son tour.

Mais pas pour longtemps. Les dormeurs s'agitent. L'un relève la tête... Un autre appelle son copain:

— Couillon... Hé, Moukhine!

Mais le sergent Borzoï, couché en haut (sur deux ou trois soldats allongés sous lui), ne dort que d'un œil. Il reste alerte dans son sommeil. Dès que quelqu'un fait mine de bouger,

il lui rampe dessus sans se réveiller. Et le presse de tout son corps. Sous le poids du sergent (et de son autorité), le récalcitrant s'apaise. Il se rendort. Et le sergent idem. Du moins pour un temps.

Dans le premier camion, Jora, lui, tient debout. À la différence du sergent, il ne rampe pas sur ses protégés. Il les enjambe et fait tomber l'agité qui essaye de se redresser. Et pan!... Le voilà qui se tord dans la sciure. Et qui crie :

— Comment oses-tu, sale fils de pute!... Me faire ça à moi, le soldat Koptev!... Tu m'en répondras!

Mais Jora ne le regarde même pas. Il est seul à se dresser de toute sa taille à l'arrière du camion. Se tenant légèrement à la cabine... Lui seul regarde la route. Seul, comme s'il n'y avait personne d'autre. C'est chouette de contempler la poussière du Caucase. Qui tourbillonne puissamment!

Jora a vingt ans et ça lui plaît d'être là, debout, dans ce camion qui roule. Il s'imagine encore enfant. Dans l'ensoleillement de son âge tendre... À cinq ans. Non, plutôt à sept.

Le Bandeau Rouge demeure figé sur le quai déserté. Dans une sorte de stupeur... Face à la vacuité des rails, des voies, de la gare. Tout est silencieux.

Le vieux Tchétchène s'approche de lui par derrière. Il n'a pas de chariot, mais continue d'arborer son insigne de porteur, fonction parfaitement inutile en ce lieu, vu les circonstances.

Les deux hommes se taisent. Puis le vieux répète :

— Sachik ne sera pas content.

— Qu'il aille se faire foutre.

— Ne dis pas ça.

Le Bandeau Rouge crache par terre. Dieu soit loué, il s'est débarrassé des bleus. C'est tout de même incroyable!... Ces salauds n'ont envoyé personne de Khankala pour venir les chercher!

Ces pauvres bidasses ont dû changer plusieurs fois de train. Sans dormir. Ni manger... Mais au moins, ils ont eu la chance de pouvoir se cuire... On les a d'abord mis dans d'autres wagons à Rostov. On a oublié de remplacer leur officier malade... Et pourquoi un seul officier? Rien qu'à Mozdok, ils ont dû changer de train trois fois!

— Ça fait longtemps qu'on n'a pas eu ce genre de soldats, soupire le vieux Tchétchène.

— Pour sûr.

— Je ne me souviens pas d'en avoir vu qui soient aussi ivres.

— Mais si, il y a un an.

— Bah, un an, ça fait beaucoup!

Le Bandeau Rouge et le vieillard nourrissent les mêmes pensées : pourquoi envoie-t-on ici ces jeunes gars? Qui les a choisis? D'où viennent-ils?... On les croirait surgis du passé.

— Sachik ne sera pas content, répète encore le vieux. Qu'on fasse monter des soldats inconnus dans ses camions.

Le Bandeau Rouge crache à nouveau et demande :

— Tu l'as donc vu qui passait par le coin?

— Il y a deux jours.

— Et comment l'as-tu trouvé?

Le vieux répond d'une voix chagrine :

— Il n'a pas souri une seule fois.

## 2

— On veut aller en gue-erre ! vocifère un soldat.

Maculé de sciure... Il se dresse laborieusement dans le camion brinquebalant.

Faire la paix avec les Tchétchènes, ils ne seraient pas contre

non plus. Une très longue paix... Les Tchétchènes sont des gens comme les autres. Les soldats pourraient aller à la pêche. Il paraît qu'il y a beaucoup de poisson dans les rivières de montagne, du bon poisson, pas bien gros, il est vrai.

Malgré tout, l'opinion générale penche du côté de la guerre. Putain, mais pourquoi roule-t-on si lentement?... On n'en a rien à foutre de ces camions, laissez-nous le passage!... De l'essence?... Du carburant pour le commandant Jiline?... Qui c'est encore ce con-là? Qu'est-ce qu'il a de si particulier pour qu'on fasse tant de chichis?... Qu'il aille se faire enculer!

Trois camions avec des fûts? Les Tchétchènes n'ont qu'à les brûler!... On n'en a rien à cirer... Ah, ça fera un beau feu de joie!...

Ils ont déjà parcouru cent kilomètres. Ils se contrefichent des camions et de leur chargement.

Le commandant Jiline est d'un autre avis. Le commandant Jiline, c'est moi.

Rouslan, le contremaître, est un homme de sang-froid. Il m'appelle sans céder à la panique. Il vient seulement de rejoindre le convoi pour escorter les camions d'essence... Oui, il y a un problème! On a arrêté le convoi... On n'est pas encore arrivé aux montagnes, mais il y a déjà un problème.

D'après lui, ça sent la grosse rançon ou le bain de sang. Le convoi est à mi-chemin. Les Tchetches qui barrent la route réclament du fric.

Des soldats ivres, Alexandre Sergueïtch. Dans les camions... Complètement bourrés... Ils vont tous se faire égorger. Je ne sais pas pourquoi on les a joints à notre convoi.

- Les Tchetches sont nombreux?
- Il y en a suffisamment.
- Il y a eu des tirs?
- Non, grâce au ciel.



Après avoir téléphoné à Jiline, Rouslan dissimule aussitôt son mobile. Ici, sur la route, un téléphone mobile peut servir de prétexte et d'objet de conflit. Et il suffit d'une étincelle.

Mais sa voix ne tremble pas. C'est bien.

Le commandant a dit qu'il arrivait.

Il faut régler la situation. Et vite !... Rouslan tiendra aussi longtemps que possible.

De manière générale, Rouslan aussi est tchéchène et déteste les fédéraux. Mais concrètement, c'est un Tchétchène qui fait son boulot. Un drôle de cocktail... qui se rencontre fréquemment par ici. Le commandant Jiline connaît bien ses hommes. (Je connais Rouslan. Je l'imagine en train de brandir le fanion tricolore du drapeau russe. Imperturbable... Devant notre camion de tête rempli de fûts d'essence de première qualité. D'explosifs liquides pour ainsi dire.)

Les combattants tchéchènes qui ont attaqué le convoi sont certainement en train de se moquer de Rouslan. Que fait donc le contremaître sur la grand-route?... Ils l'offensent progressivement, à petites doses. À la différence des attaquants, il n'a pas d'arme... Seulement un petit drapeau.

C'est pourquoi le commandant Jiline roule déjà à toute vitesse dans sa jeep modèle soviétique. (Je fonce plein pot. Je suis pressé.)

Trop pressé sur un point. Jiline s'est fourvoyé quand il a choisi ce soldat... Il l'a pris avec lui pour conduire la jeep au besoin. Ou pointer son fusil par la fenêtre pendant que le commandant conduit. Un soldat comme un autre à première vue... Comment prévoir ?

Ce n'est pas si loin...

On voit déjà les Tchétchènes au loin. Des silhouettes minuscules entourent le convoi et agitent leurs kalachnikovs... Le soldat panique d'avance. Il a les yeux ronds de peur ! Malgré l'arme qu'il brandit.

Un appel... Rouslan a tout de même le temps de m'appeler encore une fois : les Tchetches sont furax !... Ils sortent tout droit du maquis. On les a bombardés... Ils ont le ventre vide... Soyez prêt à tout.

Oui, oui, leur chef est d'accord pour que le commandant Jiline règle le problème du convoi. Qu'il arrange les choses à l'amiable. Le chef a donné son aval dès qu'il a su que Jiline était dans les parages. Mais il faudra payer... Il l'a bien dit : « Je fais confiance au commandant. Qu'il se rende sur place au plus vite. Avec l'argent. »

— Ce ne sont pas de vrais soldats, Alexandre Sergueïtch ! se hâte de préciser Rouslan. Juste de pauvres bleus.

— Et leur officier ?

— Il n'y a pas d'officier.

Le commandant insiste : les Tchetches bluffent peut-être ? C'est vraiment si urgent ?...

— Très urgent. On risque un bain de sang !

— C'est la guerre, Rouslan.

Quand on travaille avec un Tchetchène, il vaut mieux lui dire franchement le plus important dès le départ. Souligner le point essentiel. Il ne faut surtout pas essayer de le rassurer. Comme ça, il mobilise toutes ses forces... Se laisse guider par l'instinct. Le gros problème, c'est que le commandant Jiline n'a pas d'argent en ce moment. (Enfin, j'en ai, mais pas beaucoup.)

— Alexandre Ser...

La conversation avec Rouslan est coupée. De la friture sur la ligne... La proximité du convoi empêche d'entendre. Trop de métal.

Il n'y a pas que la ligne qui déraile... Sur la route, droit devant, surgit soudain un Tchèche en armes. Il jaillit des buissons.

— M-merde !

Quand tu roules en direction d'un convoi bloqué, il faut

s'attendre à rencontrer des sentinelles. La présence de ce type est normale. Et même indispensable. Mais il n'aurait jamais dû nous sauter dessus par surprise !

Ils sont pourtant au courant de l'arrivée d'un parlementaire ! Ils savent que les fédéraux veulent régler les choses à l'amiable et que ça leur rapportera peut-être une somme rondelette. Et puis ça ne se fait pas, une sentinelle qui bondit sur la route sans prévenir pour te viser en plein front !

Le soldat tire le premier. Ouvrant la portière en marche... Le commandant Jiline a juste le temps de lâcher un juron. (J'enrage... Nous avons tué l'un de leurs hommes... Voilà qui complique les choses.)

Maintenant, tout ne tient plus qu'à un fil... C'est bête !... Au moment du danger, je ne me vois plus (je ne me sens plus) en tant que commandant Jiline : je suis juste « moi ». Je continue à rouler. Sur les nerfs. L'instinct me guide... Moi et mon abruti de soldat.

Mon cœur vibre à tout rompre. Ce n'est pas ça qui va arranger les choses... Le cœur du soldat bat encore plus fort que le mien... Ah ! Voilà un poste tchéchène normal. Un Tchèche sur la route. Il nous hèle... Il lève le bras.

Et aussitôt il le rabaisse pour nous faire signe de passer.

Ça indique qu'il est au courant. Il sait que je viens parler. Que je suis dans une vieille jeep... Mais il ignore qu'à cinquante mètres de là gît un Tchèche mort. Il le saura bientôt... Ce genre de nouvelles va vite... Nous n'avons même pas traîné le corps dans les buissons. Il est étendu au bord de la route, les bras en croix. Dissimuler un mort n'aboutit le plus souvent qu'à aggraver les choses. En fin de compte. Un facteur d'irritation, soudain et imprévisible.

On sent que les parages sont bien gardés. Mon soldat devient tout blême. C'est lui qui a tué la sentinelle. Pendant que je conduisais.

Le convoi est là, à découvert... Mes camions. En file

indienne. Des blindés vides : je le sais déjà. On les distingue bien à l'arrière où le convoi forme une courbe.

Le chef des Tchétchènes, je l'ai déjà vu *quelque part, je ne sais quand*. Pas moyen de me souvenir en quelle occasion. Dommage !... Il est entouré d'un petit groupe de guérilleros débordant d'énergie agressive. Qui parlent tous en même temps... Je manque presque de les écraser. À dessein. J'en heurte deux légèrement avec mon pare-chocs. Ponctuant la manœuvre d'un coup de klaxon... Libérez le passage et arrêtez de pavoiser.

Ils s'écartent. Ce qui me permet d'identifier le chef. Que rien ne distingue des autres en apparence. Ils sont tous assez patibulaires. En treillis crasseux, tout juste descendus de leurs montagnes. Mais lorsque je sors de la jeep et que je m'approche, ils referment le cercle derrière moi. M'entourant de tous côtés... Quels visages !... Mal soignés, couverts de poussière et de crasse ! Et affamés !

Ils sortent du maquis. Et sentent horriblement mauvais.

— Sa-achik.

Le chef me serre la main.

— Comme on se retrouve. Nous voici à nouveau réunis.

— On peut dire ça.

— C'est un bon début, tu ne trouves pas ? Personne n'a tiré.

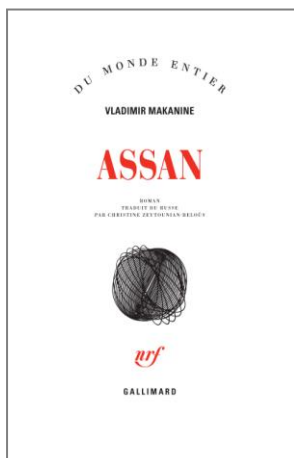
Je lui adresse un sourire amical.

— Le meilleur début, ce serait de les emmener prendre un bain.

Il ne répond pas. Il rigole... Mais avec retenue... D'un signe de la main, il oblige ses hommes à s'écarter. Comme pour indiquer que lui aussi craint de mourir asphyxié par l'odeur.

— On parle ! On parle ! crie-t-il en les repoussant encore un peu.

que les gens aient vraiment peur?... L'argent est étalé dans l'herbe. Des billets colorés. Bien en vue... Comme on le racontera plus tard, un cas unique dans la guerre de Tchétchénie. Trois jours sans que personne ne récupère cet argent. Trois jours, c'est beaucoup... C'est même énorme.



# Assan

## Vladimir Makanine

Cette édition électronique du livre  
*Assan* de Vladimir Makanine  
a été réalisée le 20 février 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070128570 - Numéro d'édition : 173170).

Code Sodis : N55010 - ISBN : 9782072486548  
Numéro d'édition : 250597.